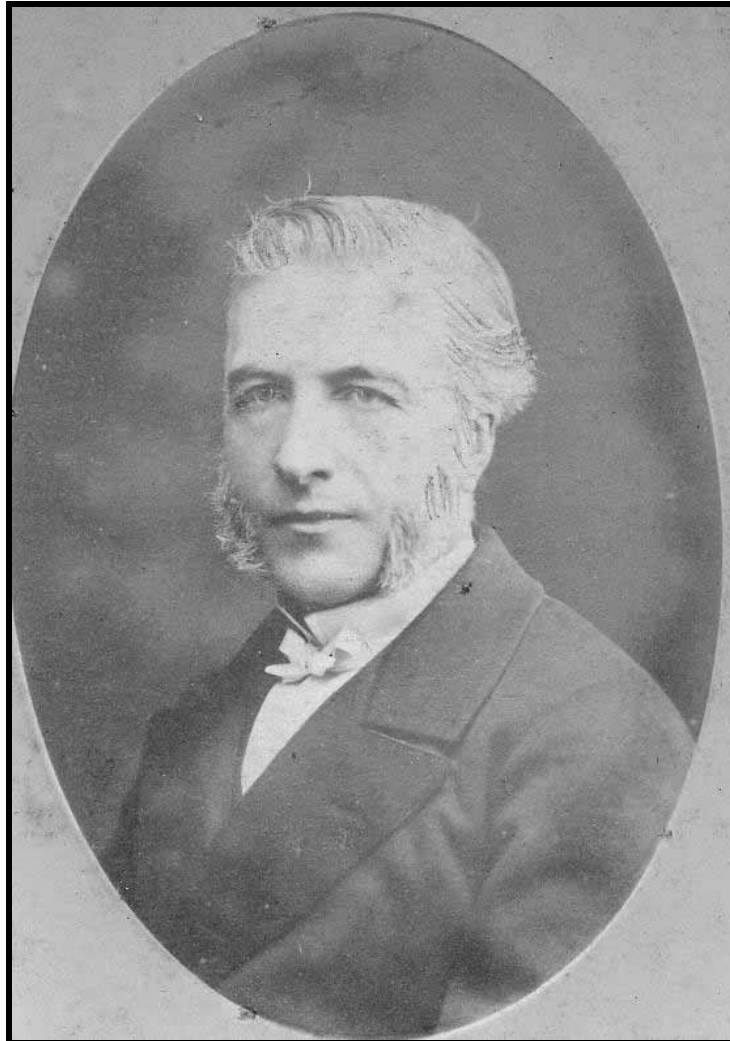


LES SOUVENIRS DU PASTEUR CAMILLE RABAUD (1827 - 1921)



DEUXIEME PARTIE

LES ANNEES PASTORALES (1) :
BEDARIEUX, MAZAMET, CARCASSONNE



PRESENTATION¹

Nous proposons ici la suite de ses Souvenirs inédits qui vont de fin 1851 à fin 1869. Ses études de théologie terminées à Strasbourg, après quelques mois de prédications à Genève et un projet non concrétisé à Bédarieux, commence en mai 1852 la période mazamétaine de Camille Rabaud. Elle s'achèvera en novembre 1869. Prototypique de cette époque du protestantisme français, il développe sans relâche, en plus de ses activités classiques de pasteur (cultes, éducation religieuse, etc...), les œuvres de charité, les œuvres sociales, les patronages et l'enseignement. Forte de trois mille membres, la communauté protestante de Mazamet verra ainsi, en plus de la création de l'École du dimanche, de la Société d'émulation chrétienne destinée aux jeunes filles et la mise en chantier d'un nouveau Temple, l'ouverture d'une crèche, d'une école libre, l'extension du Refuge des vieillards, l'émergence de diverses sociétés (de couture pour les pauvres, de bouillon pour les malades), d'un Cercle ouvrier, etc... Travailleur infatigable, il assurera aussi son activité pastorale auprès de la petite communauté protestante de Carcassonne. C'est également un Camille Rabaud intime qui se donne à lire lorsqu'il évoque son futur mariage, son épouse, la naissance de leurs trois enfants, ses problèmes de santé ou ses rares périodes de congés. C'est enfin un Camille Rabaud militant qui dénonce la terreur des débuts du second Empire ou les dérives orthodoxes au sein de son Eglise.

¹ Notes : Olivier Héral. Nous remercions vivement Sylvie de Comte Wittevrongel (Vincennes) de nous avoir confié une version dactylographiée de ce texte.

BEDARIEUX

Tout fini à Strasbourg, je reprends avec joie la route de Genève, où je devais quelques mois me consacrer tout entier à la prédication. Libre de mon temps, absolument indépendant, je travaillais ferme et vivais comme en Paradis. Mais mon Paradis fut court ; bientôt, fortement sollicité par mon oncle Déjean et les miens, je dus poser ma candidature à l'Eglise de Bédarieux, devenue vacante par la retraite de monsieur Massé². Bien qu'il m'en coûtât beaucoup de rompre avec mes chères études dans ma chère Genève, je quittai la vieille cité, que je ne devais plus revoir que deux fois : sept ans après mon mariage avec Malvina et, en 1882, seul lorsque je conduisis Gabrielle dans la pension Bouvier. Je vis dans cette circonstance et dans le vœu des miens, une raison décisive ; et, bien qu'à contrecœur, je me décidai. J'y voyais aussi le terme des longs sacrifices de mes parents qui, mon éducation finie, allaient les recommencer pour mon frère Edouard.



Scipion Edouard Rabaud (1838 – 1919), frère cadet de Camille Rabaud et futur pasteur

Que de privations pour nous ne s'imposèrent-ils pas toute leur vie ! Leur en serons-nous jamais assez reconnaissants ?

Nommé par le Conseil Presbytéral de Bédarieux, cordialement accueilli dans quelques familles, je me résignai à ma destinée, mais sans un grain d'enthousiasme. Deux mois après, non encore installé, ni même officiellement reconnu par décret, un grand trouble vint me bouleverser. Ayant, depuis peu, remplacé monsieur Dardier³, pasteur de Mazamet, malade, et monsieur Dardier venant à mourir, le Conseil de l'Eglise, spontanément m'adressa vocation. Inexprimable embarras ! D'un côté, moralement lié à Bédarieux ; de l'autre, à Mazamet, dans mon pays, près des miens, une Eglise nombreuse, deux pasteurs, vivante, des pressions terribles de mes parents et de mes amis ; je fus en proie à la plus douloureuse lutte intérieure ; je sentais bien que je commettais une sorte de manquement vis-à-vis de l'Eglise de Bédarieux et, cependant, je lui adressai une lettre de démission. Mais il y eut, pour moi, plus douloureux encore. Pendant un dîner de famille réunissant une quinzaine de membres, nous vîmes tout à coup débarquer devant la porte, à Labessonnié,

² Jean Massé, pasteur à Bédarieux pendant vingt-neuf ans et à Béziers de 1860 à 1863.

³ Victor Frédéric Aimé Dardier (1789 – 1852), originaire de Saint-Affrique dans l'Aveyron, pasteur dix ans à Viane puis à Mazamet, de 1843 à son décès en 1852.



messieurs Bompaire et Casse, les deux membres importants du Conseil Prebytéral et délégués par l'Église de Bédarieux. Ils refusaient ma démission, ne voulaient pas me lâcher et comptaient m'emmener avec eux. Combat angoissant ; monsieur Bompaire me disait : *"Mon étoile ne m'a jamais trompé et elle ne me trompera pas cette fois"*. Pourtant, après des heures de discussion où il me sommait de me rendre, je donnai tort à son étoile. Je ne me justifierai pas de cet acte qui fut peut être un acte de faiblesse ; je n'invoquerai pas même les circonstances atténuantes. J'en ai gardé de cuisants reproches intérieurs. Que Dieu me pardonne ! Je ne sais si Bédarieux ne m'a jamais pardonné.

MAZAMET

Installé à Mazamet le 12 mai 1852, mon ministère s'y déroula jusqu'en novembre 1869. Je rencontrai à Mazamet un collègue aussi aimable que bon dans la personne de monsieur Benjamin Méjanel⁴, homme cultivé, d'expérience et d'autorité, en qui, du premier au dernier jour, je trouvai un père et avec lequel, vingt ans durant, nous semâmes dans la paix. Et lorsque nous eûmes obtenu la création d'une troisième place de pasteur qui fut occupée par l'excellent Théodore de Prat — nommé plus tard à la direction du Séminaire de Montauban⁵ —, nous continuâmes cette douce et féconde période de paix. Malheureusement, elle ne devait pas durer toujours. Théodore de Prat parti, la situation changea du tout au tout ; je n'en dis pas plus ; silence sur la cendre des morts ! Souvent on juge mal ; on attend beaucoup de certains qui trompent toutes les espérances et l'on attend peu d'autres qui donnent les plus vives satisfactions ; la vie seule donne la mesure de l'homme en dévoilant son cœur qui est le moteur central. En 1852, nous vivions politiquement sous le régime de la terreur du Deuxième Empire, de récente création. Les fonctionnaires de tout ordre devaient, sous peine de révocation, marcher à la baguette. Les *Commissions mixtes*, composées d'arrivistes arrivés sans principes et sans scrupules, expédiaient, par jugement sommaire et sans appel, des centaines et des milliers de malheureux au peloton d'exécution, à Cayenne ou à Lambesse⁶. C'était une stupeur générale ; chacun croyait pour soi ; une dénonciation suffisait pour perdre un homme. Et plus on était apeuré, plus les plus médiocres des préfets et des sous-préfets agissaient en arrogants despotes. J'en eus la preuve, un jour : force m'était, en qualité de pasteur rétribué, d'illuminer dans certaines occasions ; mais les lanternes vénitiennes portant *Vive l'Empire*, je ne voulais pas crier Vive l'Empire, même par l'organe d'une lanterne, et je les retournai sur les fenêtres, de façon à ne laisser voir l'inscription que de l'intérieur. Mes principes politiques étaient connus ;

⁴ Natif de St-Rome (Aveyron), il fit ses études de théologie à Genève terminées en 1826.

⁵ Ouvert en 1808, héritier de l'Académie de Montauban et de Puylaurens fondée en 1598 et supprimée en 1685, rattaché un temps à l'Université de Toulouse, il est transféré à Montpellier après la Première Guerre mondiale. L'étude historique de Charles Louis Frossard, *Les origines de la faculté de théologie protestante de Montauban : étude historique*, Paris : Grassart, 1882, est disponible en ligne à cette adresse :

<http://www.archive.org/details/lesoriginesdela00frosgoog>

⁶ Lambèse, officiellement Lambèse-Tazoult, est une ville se situant au nord-est de l'Algérie dans la région des Aurès. Un baigne aussi sinistre que celui de Cayenne s'y trouvait.

c'est dire qu'on ne reculait pas devant une occasion de me molester. Je venais de publier la première édition de *Sirven*⁷, où je flagellais Landes, le juge inique de Sirven. Or, il se trouvait que le juge de paix de Mazamet en 1852 était un descendant de ce juge inique et s'appelait Landes, comme lui. Il me dénonça au Sous-préfet Grimaldi, en tournée de tirage au sort ; c'était un Corse, un rustre violent, d'une rare impertinence qui me manda à la Mairie où j'eus la bonhomie de me rendre, au lieu de le mander moi-même chez moi. Après quarante minutes d'attente, il arrive, sortant de table, flamboyant, le cigare à la bouche ; et, d'un air dégagé, me lançant des bouffées de fumée au visage : *Monsieur le pasteur, me dit-il, vous avez commis un livre dangereux, soulevant les passions religieuses ; ce sont les passions sociales, le communisme qu'il faut combattre... C'est le principe d'autorité qu'il faut relever... J'espère qu'à l'avenir, vous serez plus prudent.* Outré de son attitude et de son langage, de l'offense qu'il faisait à mon Eglise dans ma personne, j'eus de la peine à me contenir. Et, lui enlevant des mains le *Sirven* qu'on lui avait remis et dont il venait de me lire un passage : *Donnez, Monsieur, vous savez bien que trois lignes suffisent pour faire pendre un homme ; laissez-moi vous en lire cent et vous serez convaincu du caractère bienfaisant de cet ouvrage.* Il refuse, j'insiste ; je l'oblige d'entendre de longues citations ; il m'arrête enfin. *Mais il y a plus, lui dis-je, il y a la question du délateur ; je le connais, monsieur Landes, je le réclame, appelez-le, confrontez nous.* *Inutile, inutile. Mais c'est justice, puisqu'il m'accuse d'avoir troublé le repos public, il faut qu'au lieu de se terrer lâchement, il apporte ici des preuves.* Là-dessus, mon Corse, aussi vain que sa fumée, lance encore une bouffée, fait une pirouette et disparaît sans plus de façon : homme bas, de Bas Empire, digne valet de son indigne maître. L'histoire fit du bruit à Mazamet et le pleutre Landes n'y gagna pas en considération. Tels étaient la plupart des représentants de l'Ordre Moral, sous cet empire de corruption et de mensonge, qui s'intitula dans un retentissant discours de Bordeaux : *L'Empire de la Paix* et qui ne passa une année sans guerre, jusqu'à l'engloutissement de Sedan. Je ne me suis jamais occupé de politique active. J'avais plus et mieux à faire dans ma belle et vaste paroisse de Mazamet. Je consacrai avec ardeur au Ministère les plus belles années de ma jeunesse. J'en fus largement récompensé par les résultats généraux et la sympathie de toutes les classes de la population, qui alors ne se dévoraient pas l'une l'autre, comme plus tard au temps des grèves, mais vivaient en bonne confraternité. L'union régnait aussi dans l'Eglise, composée de trois mille membres. Je me mis à l'œuvre de tout cœur, avec mon cher collègue ; mais avant d'en parler, je dois rappeler un événement personnel de première importance dans ma vie, mon mariage.

Depuis longtemps, j'avais secrètement jeté mon dévolu sur la Jaladié. On comprend qu'ainsi lié de cœur, je ne pouvais me prêter à aucune des tentatives des amis de Mazamet qui me pressaient de fonder un foyer. Je m'étais fait, auprès d'eux, la réputation d'un réfractaire obstiné. Car je n'avais livré à personne mon intime projet, pas même à mes parents, de l'adhésion desquels, du reste, j'étais sûr d'avance. Mon

⁷ *Sirven* - Etude historique d'après les documents originaux et la correspondance de Voltaire, Paris : Cherbulliez, 1858.

projet acheva de mûrir et vint à point dans une pittoresque excursion à Arifat, que nous fîmes un jour, en voiture, à pied, à cheval, au nombre d'une vingtaine, tous du village, partis avec des vivres pour organiser un pique-nique sur la pelouse, non loin des cascades. Tout était radieux, les cœurs plus encore que le temps, une gaieté folle nous enivrait ; et les scènes les plus amusantes nous furent données par les uns ou par les autres. Je dois dire que nous avions au milieu de nous, un spirituel, un charmant boute-en-train, le docteur Bernard Lavergne⁸, futur député et sénateur, grâce auquel cette fête champêtre devint une journée d'allégresse générale, mais aussi de liaisons intimes et même... d'études psychologiques.



La Jaladié, commune de Montredon-Labessonnié



Docteur Bernard Lavergne (1815 – 1903)

Le fait est qu'aussitôt rentré à Mazamet, mon parti était pris, je ne voulais plus attendre ; du rêve, je passai à l'action et je me creusai l'esprit, en recherche du plus sûr moyen d'arriver à mon but. Que de fantastiques idées dans l'imagination d'un candidat, tremblant de ne pas réussir ! D'abord, pour que nul au monde n'en pût rien soupçonner, je m'avisai de frapper la Poste d'interdit. Je cherchai un messager spécial, un homme de confiance, et je chargeai cet ambassadeur d'un pli officiel, naturellement inconnu de lui ; j'y ajoutai mille recommandations qui durent lui donner une haute idée de ce grand mystère : il devait, premièrement, aller coucher à Labessonnié ; puis, le lendemain matin, à la première heure, demander monsieur de Comte et lui remettre, avant le lever des dames, une boîte scellée, renfermant la déclaration... de mes vœux et de mes feux. Ma requête couronnée de succès, je suis admis au privilège de la Haute Cour. Pendant trois mois, je suis un visiteur assidu de la Jaladié, craignant toujours de m'y rendre plus souvent que de raison. Je pousse même la hardiesse jusqu'à guerroyer contre les lapins, moi qui de ma vie n'avais tenu un fusil ; et un soir même, je suis assez heureux pour en tuer deux d'un seul coup, que je rapporte, triomphant, à ma fiancée, comme si ce trophée pouvait me valoir quelque nouveau mérite.

⁸ Bernard Barthélémy Martial Lavergne (1815 – 1903) est l'un des principaux artisans de l'enracinement des idées républicaines dans le Tarn, de 1848 aux années 1890. Né et décédé à Montredon-Labessonnié, il fit ses études secondaires à Sorèze puis étudia la médecine à Montpellier. Il s'installe comme médecin à Labessonnié. A trente ans, il est élu conseiller d'arrondissement puis député en 1849 (démocrate socialiste). Il est obligé de se cacher quelques mois lors du coup d'état du 2 décembre 1851. Marié à une protestante, Elise Guibal, ses deux fils seront élevés dans la religion protestante. Il fonde un hebdomadaire politique : *L'Indépendant du Tarn* en 1868. Il est nommé maire de Labessonnié en 1869 et ce jusqu'en juin 1871. Il sera à nouveau maire en 1892. Il est élu député de Gaillac en 1876 et le restera jusqu'en 1889, année de son élection au Sénat.



L'épouse de Camille Rabaud : Malvina de Comte (1833 - 1918)

Toujours est-il que, le 25 octobre 1853, après l'union de nos cœurs, nous unîmes officiellement nos destinées, par un vent d'Autan qui soufflait en tempête et ne présageait guère la longue et heureuse paix qui a suivi, avec accompagnement de trois autres mariages : noces d'argent au bout de vingt-cinq ans, noces d'or au bout de cinquante ans, noces de diamant au bout de soixante ans, le 25 octobre 1913, en attendant les noces d'Azur, les noces des éternelles joies du ciel. C'est mon cher père qui bénit notre mariage du 25 octobre 1853 ; et la bénédiction fut bonne, puisqu'à la suite, nous avons goûté soixante ans de bonheur, tel qu'on n'en voit pas souvent ici-bas. Il y eut un déjeuner de noces à la Jaladié ; un déjeuner le lendemain à Labessonnié, au milieu d'un nombreux concours de parents et d'amis, dont la plupart, hélas !, sauf sept à huit, ont maintenant disparu. Notre mariage fut salué avec enthousiasme par l'Eglise de Mazamet qui y gagna une bonne ouvrière et moi, une aide précieuse pour mon activité pastorale et une sage conseillère dans les cas difficiles. L'Eglise nous combla et Dieu nous accorda des enfants de choix : Gaston, Paul, Gabrielle dont nous n'avons eu qu'à nous louer, toute la vie, à tous égards.



Camille et Malvina Rabaud jeunes mariés

Quelle joie profonde, exquise, que la naissance d'un premier enfant ! Quel ravissant tableau que celui de ce petit être, frais éclos, au chevet de la douce mère, haletante, radieuse, qui le couve du regard ! Ma tête en délirait, en sorte que je faillis embrasser l'accoucheur, le pauvre monsieur Decazis, simple officier de santé, lui jurant que je n'oublierai jamais le service rendu ; et je constate que je tiens parole, encore au bout de soixante ans. Par contre, gros fut mon chagrin, lorsque trois ans après la naissance de Gaston, nous perdîmes notre second très bel enfant, par suite

d'un cahot de voiture de Labessonnié à la Jaladié, quinze jours avant le terme. Trois autres années écoulées, Paul fut notre consolation : pauvre enfant à peine âgé de deux mois que j'arrachai brusquement à son berceau et que je jetai sur le tapis, lorsqu'un dimanche soir, accablé de fatigue et de sommeil, réveillé par les flammes, je m'élançai en insensé sur les rideaux et je m'y brûlai les deux mains. J'en souffris trois jours horriblement et je dus prêcher en gants noirs pendant trois mois. Lorsque, après trois garçons, Gabrielle nous fut donnée, nous fûmes au comble du bonheur. Je dois dire que, chaque fois, l'Eglise participa vivement à notre joie ; notre petit intérieur était choyé, et quelques familles, comme si elles nous avaient adoptés, nous comblaient d'affection. Temps heureux où le pasteur trouve tant d'échos et d'amis autour de lui ! Mazamet, après Genève, fut la fleur de ma vie.



Malvina et Gabrielle Rabaud



Les enfants de Camille Rabaud : Gaston né en 1854,
Paul né en 1860 et Gabrielle née en 1863

Que je parle, maintenant, de mon ministère à Mazamet. Nous procédâmes, d'abord, mon collègue et moi, à la réorganisation de l'Eglise, et pour un meilleur service de l'Eglise, et pour la bonne entente entre pasteurs. A chacun sa part, chaque année, à tour de rôle. La grande paroisse, urbaine et rurale, est divisée en trois lots, un pour chaque pasteur ; et pour que l'Eglise entière passe entre les mains de chacun, chacun, au bout de l'année, doit prendre un autre lot. Douze diacres sont nommés et chargés du service des pauvres de la ville et de la campagne, où chaque diacre a son quartier, toujours le même. Trois conseils sont constitués : Conseil Presbytéral, Conseil du Diaconat, Conseil des bonnes Œuvres. Le premier, toujours présidé par le doyen d'âge des trois pasteurs, les deux autres, par les deux autres pasteurs, alternativement. Rencontrant, dans l'Eglise, beaucoup de bon vouloir et d'élan, il nous fut possible d'y travailler efficacement. Nous organisâmes une Vente qui, la première année, produisit quatre mille livres en deux jours, en faveur des œuvres du dedans et des œuvres du dehors, tant orthodoxes que libérales. Ainsi furent soutenues vingt-cinq œuvres diverses mentionnées dans la circulaire de 1866 que publia le Conseil Presbytéral. Double avantage à cette vente : larges subventions à vingt-cinq œuvres avec suppression des frais et des peines des collectes ; délivrance des collecteurs et de leurs assauts répétés. Ce qui n'empêcha pas quelques mauvais esprits de vitupérer contre la Vente. Nous essayâmes la même opposition de parti pris, lorsque nous fondâmes une crèche pour bébés d'ouvrières travaillant en fabrique. Pendant qu'on les leur gardait tout le jour, elles venaient les allaiter à certaines heures. La crèche, avec ses dix-huit poupons, fut installée dans la Maison

Presbytérale attenante au temple de Saint-Jacques ; et madame Aimé Olombel, de Bonnacousse, en fut nommée présidente. Bonneville, docteur, se signala parmi nos plus mauvais adversaires et je dus appeler son collègue Bernard Lavergne pour donner une conférence publique sur les crèches, conférence très applaudie, imprimée et répandue à flots ; malgré tout, nous vécûmes et nous fîmes du bien. Le Refuge des vieillards reçut une nouvelle extension. Les deux sociétés de Secours mutuel, dont nous étions vice-président et dont les assemblées générales se tenaient au temple, après un culte spécial, s'accrurent d'un grand nombre de membres honoraires et titulaires. Nous construisîmes le beau bâtiment des écoles. Nous construisîmes également le grand Temple⁹, dans le quartier de la Sagne.



Le Temple Neuf mis chantier lors du ministère de Camille Rabaud

Je créai personnellement la Société d'émulation chrétienne, première union chrétienne composée d'une centaine de jeunes filles que je réunissais tous les dimanches à une heure, entre le culte et l'Ecole du dimanche. Nous fondâmes encore une Ecole du dimanche de deux cent cinquante élèves, avec une trentaine de monitrices ou de moniteurs. Nous avions une moyenne de soixante catéchumènes par année. Les cultes étaient très suivis : les doigts d'une seule main auraient suffi pour compter les abstentions systématiques. Quatre cultes par dimanche et, à chaque culte, temple plein d'autant d'hommes que de femmes. Le jeudi soir, culte aussi, suivi d'une moyenne de trois cents auditeurs. Quant aux solennités religieuses, on comptait les communiants par centaines... Je ne dois point oublier une Société de couture pour les pauvres et une Société de bouillon pour les malades. Il ne me reste à signaler que le Cercle ouvrier que nous fondâmes, mon ami Bordes, neveu et suffragant de monsieur Méjanel et moi. Nous l'établîmes au centre de la ville, gratuit, éclairé, chauffé avec salle de lecture et salle de jeux, journaux littéraires et illustrés, petite bibliothèque et conférences populaires, chaque lundi soir, suivies par deux cents ouvriers ; ici comme partout, vive opposition mais bien vaine, car la classe ouvrière rendait justice à nos intentions et aux services que nous lui rendions. Les négociants nous voyaient aussi de bon œil travailler à la moralisation de leurs

⁹ Le grand Temple, dit le Temple Neuf, construit en même temps que l'Eglise Notre-Dame, après accord sur un devis du 23 août 1853 a été inauguré en 1881 par le pasteur Jean-Aristide Viguié (1827 – 1890). Ce dernier, originaire de Négrepelisse (Tarn et Garonne) fut une figure marquante du protestantisme libéral. Pour plus d'informations le concernant, on peut lire la notice sur le site de l'Oratoire du Louvre :

<http://www.oratoiredulouvre.fr/articles/jean-aristide-viguié.html>. Nous remercions pour ces précisions Monsieur Jacques Farenc.

ouvriers. Ce cercle si populaire dura plusieurs années et ne tomba que parce que, contre mon avis, il glissa dans la politique ; à sa chute, je n'en faisais plus partie.

Lorsque, avec tous ces travaux accrus d'une cure d'âmes très chargée, arrivait la période des vacances, nous éprouvions un grand besoin de détente et de repos. Et nous profitions de notre liberté pour entreprendre de grands voyages. C'est ainsi que nous fîmes un premier voyage à Paris alors que Gaston n'avait encore que deux ans. Errant à travers Paris le soir de notre arrivée et débouchant par hasard sur les Tuileries et les Champs Élysées, la Place de la Concorde et l'Etoile, nous restâmes muets d'admiration.

En 1878¹⁰, nous fîmes encore deux charmants voyages, accompagnés de mademoiselle Louisa Austry qui allait voir ses parents à Genève. Malvina et moi, nous nous installâmes dans une pension de famille et, de Genève, nous rayonnâmes en Suisse. Je ne reconnus pas ma chère et vieille Genève, avec la disparition de ses remparts, de ses fossés, de l'Auditoire de théologie, ses nouveaux quartiers, ses larges et belles rues, ses monuments, ses Palais. C'était une ville nouvelle, sortie de terre en trente ans. Après le tour du Léman, nous visitâmes Lausanne, Neuchâtel, le lac de Brienne, où nous vîmes le premier soldat prussien, l'air martial avec son casque à pointes et son costume gris foncé. Nous passâmes ensuite à Fribourg ; nous assistâmes, là, à un beau concert d'orgues, dont les puissants grondements de tonnerre s'alliaient à la douceur des harpes éoliennes. Je dois dire qu'avant d'arriver à Genève, nous avons parcouru la Savoie, les gorges du Fier, Annecy, Aix, le lac du Bourget.



L'Oratoire du Louvre



Athanase Coquerel fils (1820-1875)

De Genève, nous nous rendîmes à Paris où monsieur Martin-Paschoud¹¹ me fit prêcher pour lui à l'Oratoire du Louvre¹². *Parlez, me dit-il, en face de la colonne de gauche, sans quoi vous ne serez entendu que d'une partie de l'assemblée.* Une fois en chaire, préoccupé de mon sermon, je l'oubliai ; ce qui me valut une

¹⁰ Ces deux voyages ont été effectués lors de l'époque castraise de Camille Rabaud. Afin de respecter son récit inédit, nous laissons ici leurs relations.

¹¹ Joseph Martin est né à Nîmes en 1802. Il signera Martin-Paschoud après son mariage en 1826. Il fit ses études de théologie à Montauban, Genève et Strasbourg. Il fut pasteur à Luneray (près de Dieppe), Lyon et Paris. Vers 1830, il se lie d'amitié avec Lamartine, amitié qui dura toute la vie. Il est décédé à Loges-en-Josas en 1873. Une grande partie de sa correspondance avec Lamartine a été publiée.

¹² Mis à disposition des protestants de Paris en 1811 par Napoléon, l'Oratoire est inauguré le 31 mars lors d'un premier culte.

admonestation : *je vous l'avais pourtant dit, étourdi !* Il nous reçut à dîner et fut extrêmement aimable. Quant à sa femme, Genevoise, bloc de glace, elle n'adressa pas un mot à Malvina, de toute la soirée. Toute autre fut la réception, chez Athanase Coquerel fils¹³, conversation charmante, beaucoup d'entrain, et madame Coquerel faisant effort d'amabilité envers ses convives. Ces grandes randonnées accomplies, nous reprenions avec courage le harnais du labeur.

Cependant l'excès de travail et surtout des préoccupations m'éprouvaient. Prédications, travaux de cabinet, cure d'âmes, dissémination de mes trois mille paroissiens, cinq cimetières, écoles¹⁴, conférences, m'avaient beaucoup maigri et pâli, ce qui faisait dire : *Aquel paouré Moussu Rabaud, ès paoumounisté ; anara pas lèn*¹⁵. Le malade est allé plus loin que ses prophéties puisqu'ils sont tous morts et qu'il tient encore la plume à quatre-vingt sept ans. Toutefois, je n'en avais pas moins été obligé de monter à Cauterets pour boire à la source de la Raillère. Trois ans de suite, je dus renouveler le voyage ; et j'étais, aux vacances, tellement épuisé, nerveux, que, lorsque je venais voir mes parents à Labessonnié, mon suprême bonheur était de me reposer, tout un jour, dans un fauteuil. Est-ce à cette débilité que je dois d'être, à Mazamet, le premier atteint du choléra ? Il se peut ; toutefois, il fut bénin ; mais j'en connus, au moins, tous les attrails : crampes atroces, froid de glace, riche cholérine. Quant à mes affreuses migraines hebdomadaires, elles étaient dues, à coup sûr, à l'excès des fatigues et des préoccupations en tout genre. Sur le conseil du docteur qui m'imposait de labourer les champs, j'achetai, sur les terres encore vierges de La Sagne, un vaste enclos que je convertis en jardin et dont j'exécutais moi-même tous les petits et les gros travaux. Plus tard, ce jardin sera vendu à monsieur Jacques Sabatié et revendu au parti orthodoxe et c'est sur son emplacement qu'a été bâti l'Oratoire¹⁶. Ce travail matériel de jardinage auquel je m'étais longtemps livré, n'apporta aucun soulagement à mes maux. Alors, nouvelle consolation du docteur : l'âge certainement me guérirait ! Hélas ! L'âge ne fit pas plus que le jardin : malgré les années, les migraines me harcelaient sans cesse, tellement que force me fut, après l'essai peu satisfaisant de trois suffragants successifs, de donner, bien malgré moi, ma démission. Mon ministère avait duré quarante-quatre années ; et, sans ma mauvaise tête, je l'aurais exercé longtemps encore. Ce n'est qu'alors, en 1893, qu'affranchi de toute préoccupation administrative, de tout souci d'Église, que je cessai d'avoir la moindre atteinte et

¹³ Fondateur de l'Union protestante libérale, fils du pasteur Athanase Coquerel, il commence son ministère pastoral à Nîmes. En 1848, il devient aumônier du lycée Henri IV à Paris, et sera le prédicateur favori du mouvement libéral. Il est très hostile au principe des confessions de foi obligatoires. N'admettant pas la divinité du Christ, il voit surtout dans la religion le lieu d'un développement moral marqué par la miséricorde de Jésus. Il sera un acteur essentiel de la crise aiguë de 1864 entre libéraux et évangéliques : comme il avait cédé sa chaire à des pasteurs extrémistes, le Consistoire, à majorité évangélique, ne lui renouvelle pas sa suffragance. Il continuera de prêcher dans des salles louées par l'Union protestante libérale qu'il a créée en 1861 ; mais il se refuse à mettre sur pied une véritable Église indépendante. Très cultivé, membre du comité de la SHPF, il fut une figure marquante du monde intellectuel protestant de la capitale. On peut aussi consulter une longue notice biographique le concernant sur le site de l'Oratoire du Louvre, Athanase Coquerel fils (1820-1875) : <http://www.oratoiredulouvre.fr/articles/athanase-coquerel-fils.htm>

¹⁴ J'avais créé une école libre avec un instituteur venu de Nîmes, école longtemps prospère.

¹⁵ Ce pauvre monsieur Rabaud est poitrinaire, il n'ira pas loin.

¹⁶ Le Temple de l'Oratoire, actuellement 21 avenue Albert Rouvière à Mazamet.



même la moindre menace de migraine. Le remède était bon : la retraite, que j'ai attendue quarante-quatre ans. Je le signale aux docteurs pour les cas analogues aux miens.

Je dois, ici, revenir en arrière, pour raconter un épisode de mon ministère qui me procura de grandes joies. Madame veuve Bouyer¹⁷, de la famille Charon de Marennes et mariée à un médecin d'Avallon, perdit successivement son mari, sa fille unique et resta seule avec son immense douleur. Sa fille avait quinze ans et se prénomma Emilie. Pour consacrer le souvenir de sa fille adorée, perpétuer son nom et se consacrer elle-même tout entière à Dieu et au bien des pauvres petites filles, elle fonda à Avallon, avec l'abandon de toute sa fortune, un orphelinat de jeunes filles de toute provenance. Bien plus, elle se mit à la tête, en devint la directrice, l'économe, le secrétaire, la trésorière ; elle fut la seconde mère des malheureux orphelins qui lui furent confiés. Désormais, elle et l'orphelinat, qu'elle appela du nom de sa fille, ne furent qu'un. Sa vie n'eut plus d'autre objectif et, de 1853 à 1875, où elle alla vers Dieu, elle ne quitta plus l'Asile. Admirablement secondée, du début jusqu'à la fin, par Virginie Fleury, âgée de vingt-sept ans, incomparable jeune fille, aimée de treize enfants, elle l'associa à tous ses héroïques dévouements et commença par combler sa nombreuse famille. C'est en 1862 que la présentation de quelques orphelines de Mazamet me mit en rapport avec cette remarquable et sainte femme. Ce qui détermina particulièrement ma sympathie profonde, mon attachement dévoué, ce ne fut pas seulement ses vues hautes et libérales, sa piété si vivante, son deuil exceptionnel, le charme de sa correspondance, son sacrifice absolu aux misères humaines, non ; ce fut, surtout, peut être, l'odieuse et mesquine persécution dont elle fut victime, dans son œuvre magnifique, de la part du Consistoire orthodoxe de la Tremblade où régnait la tribu des Lafon, le père¹⁸, les deux fils¹⁹, leur parenté, et auquel, malgré tout, elle devait un jour, léguer son riche héritage. Décrétée d'hérésie par ledit consistoire pour avoir versé dans le spiritisme et sommée d'abjurer ses erreurs, elle déclara énergiquement vouloir garder sa conscience intacte ; mais elle prit l'engagement formel que, ni elle, ni sa chère auxiliaire Virginie, ne laisseraient jamais rien transpirer de leurs convictions spirites auprès des jeunes orphelines. Cela ne suffit point aux papes de Marennes et ils exigent une solennelle abjuration, faute de quoi ils la menacent de couper les vivres, de faire, au près et au loin, supprimer les collectes qui font vivre l'Asile. J'en fus outré ; et il faut voir, dans la collection de ses lettres, que j'ai gardées dans un carton, avec quelle vigueur et quel esprit elle traite cette étroite intransigeance. Elle ne fléchit pas un instant ; la caisse eut des vides et je lui proposai de les combler par ma plume et mes tournées de collecte ; elle m'appela sa Providence. Dix ans de suite, je fus à son service et sa délicieuse correspondance où elle s'épanchait librement sur les mesquines vexations de l'orthodoxie, me dédommageait amplement. Minée depuis quelques années par une maladie de cœur que les tracasseries et les intrigues dont elle était sans cesse harcelée aggravèrent sensiblement, elle rendit sa belle âme à Dieu le 7 juin 1870, après de

¹⁷ Marie-Anne Charron, veuve Bouyer.

¹⁸ Jean Pierre Lafon (1797 – 1882), pasteur à la Tremblade (Charente-Maritime) de 1824 à 1882.

¹⁹ Pasteur Paul Lafon (1827 – 1893) et ?...



cruelles souffrances, ce que m'annonça aussitôt sa fidèle Virginie, dans un flot de pleurs. Qui l'aurait cru ? Même après la mort, la persécution continua et, sans reconnaissance, sans respect pour les souvenirs, les vœux et les larges dons de la sainte défunte, la tribu des intolérants exerça sa tyrannie contre la pauvre Virginie, son alter ego et se mourant de la tuberculose. Le testament olographe de madame Bouyer, pour bien assurer ses volontés contre toute chicane était aussi explicite que possible : *J'ajoute, disait elle, aux legs déjà faits à Virginie, le don de ma chambre, telle que je la laisserai. Je désire qu'elle l'habite, que ce soit son chez elle, et que nul n'ait le droit de l'en faire partir.* Eh bien, faisant litière de tout, des vœux sacrés de la morte qui n'est plus là pour se défendre même des droits certains de Virginie, le Consistoire et ses meneurs tentent de débusquer Virginie et de s'emparer de sa chambre par tous les moyens. N'y pouvant réussir, se heurtant à son obstination de respecter la volonté de sa protectrice, ils eurent une audace devant laquelle Loyola lui-même eut reculé ; ils dirent à Virginie : *Oui, vous avez légalement la jouissance de la chambre de madame Bouyer, mais non du corridor qui y conduit.* Et ils réduisent la malheureuse, en condamnant le corridor, à se faire porter les aliments par une fenêtre contre laquelle une échelle était dressée. Que d'incrédules et d'athées, dont la conscience est la règle, ne se seraient pas permis un tel scandale ! Ils se seraient crus déshonorés. A la mort de madame Bouyer, grâce à sa correspondance, aux rapports annuels de l'Asile, aux journaux religieux et politiques de l'époque, je lui consacrai en 1902 une monographie : *Madame Bouyer, Fondatrice et Directrice de l'Asile Emilie, son œuvre et sa vie.*

CARCASSONNE ²⁰

Un dernier fait à relater dans mon Eglise de Mazamet. Longtemps et régulièrement, nous fîmes le service de la petite communauté de Carcassonne. Nous y allions en diligence, à travers la Montagne Noire. Nous célébrions le culte dans une grande salle parfaitement aménagée de la brasserie de monsieur Lauth, originaire de Strasbourg. C'était un homme simple mais de fermes principes et qui confessait hautement sa foi, dans un milieu exclusivement catholique et fanatique, sans crainte de compromettre sa situation de brasseur. C'est dans une de mes visites cultuelles à Carcassonne que je rencontrai, logés dans la Cité mais libres de circuler, moyennant appel du soir, six cents soldats Autrichiens et Hongrois, faits prisonniers dans les batailles de Magenta et de Solférino (24 juin 1859), batailles qui libérèrent la Lombardie du joug autrichien. C'étaient de beaux jeunes hommes, bien élevés, sympathiques, parlant couramment français. Plusieurs officiers étaient protestants ; je les emmenais au culte et puis, dans mes promenades, ils acceptaient volontiers un cigare et une chope de bière.

²⁰ Intertitre rajouté par nos soins.



C'est à la constante régularité de notre service à Carcassonne que fut due, plus tard, la création officielle de l'Eglise de Carcassonne²¹, dont l'orthodoxie s'est emparée après nous.

Camille Rabaud

²¹ En tenant compte d'un groupe de deux cent cinquante personnes du culte réformé, le préfet a demandé à la mairie la création officielle d'un poste de pasteur en mai 1874 et la prise en charge des frais de logement. La municipalité autorisa la construction d'un temple en 1888. Inauguré le 6 novembre 1890, l'édifice bénéficia de la généreuse participation des protestants de la ville et de la souscription d'autres paroisses françaises et étrangères.